

Edmond Bille. Une biographie [Bernard Wyder]

Autor(en): **Jeanneret, Pierre**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **59 (2009)**

Heft 4

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mochten. Selbst bei Bischof Hildebrand von Riedmatten, dessen Neffe Jakob einer der führenden Protestanten war, glaubt der Autor, eine dem neuen Glauben zugewandte Einstellung feststellen zu können. Die sich oft untergründig abspielenden Auseinandersetzungen zwischen Katholizismus und Neugläubigen werden jedoch von politischen Interessen entschieden überlagert, wobei es sowohl um die lokale Vorherrschaft wie auch um die mit dem Söldnerwesen verbundenen Aussenbeziehungen geht. Die hier vorgetragenen Fragestellungen verdienen jedenfalls, weiter verfolgt zu werden.

Der letzte Teil der Studie beschreibt, unter dem Stichwort Modernisierung, wie die politische Struktur des Wallis sich im Laufe des 17. Jahrhunderts stabilisiert und schliesslich in ein barockes, aristokratisches Staatswesen mündet. Mehr als die katholische Reform, die im Wallis nur langsam vorankommt, spielen Handel und Politik eine entscheidende Rolle. Trotz Anpassung der Mehrheit an den katholischen Glauben verliert der Bischof endgültig seine schon eh eingeengte Macht. Dem Autor gelingt, unter Beizug interessanter Quellen, eine lebhaft beschreibende Darstellung dieses Prozesses, wobei er mit der Biographie von Michael Mageran exemplarisch den Aufstieg einer neuen Führungsschicht, die in Kaspar Jodok Stockalper kulminiert, in den Vordergrund rückt. So kommt die katholische Reform mit der neuen aristokratischen Herrschaft doch noch zum Durchbruch. Dabei ging es wohl alles in allem eher um opportunistische Taktik denn um tiefe Glaubenserfahrung.

Wenn diese Studie auch gelegentlich etwas feuilletonistisch wirkt, so gibt sie uns doch eine Reihe interessanter und geistreicher Interpretationen, die insgesamt die Geschichte des Wallis in einem neuen Licht erscheinen lassen. Für meinen Geschmack mangelt es ein wenig an «harten» Fakten zur Bevölkerung und zum Handel. Geschrieben für ein breites Publikum, wird sie möglicherweise mit ihren unkonventionellen Interpretationen den einen oder andern Spezialisten vor den Kopf stossen. Für die Historiographie des Wallis bringt sie jedoch erfrischend neue Ansätze, die, so ist zu hoffen, der Forschung einige neue Ideen vermitteln werden.

Hans-Ulrich Jost, Lausanne

Bernard Wyder: **Edmond Bille. Une biographie.** Genève, Slatkine, 2008, 263 p.

Cet ouvrage est d'abord un magnifique livre d'art: la qualité des quelque 500 reproductions en couleurs et en noir-blanc confirme la réputation d'excellence de l'éditeur dans ce domaine. Ce n'est pas à ce titre, cependant, que nous rendons compte ici du minutieux travail de Bernard Wyder. Sa solide biographie d'Edmond Bille, de facture très classique, suit un schéma chronologique. Bien étayé sur les documents et les témoignages, sachant rester critique (bien que parfois un peu sage), le texte se veut au service des œuvres qu'il accompagne, commente, explicite. Sans aller toujours jusqu'au bout de la réflexion, l'auteur pose un certain nombre de problèmes liés à l'art et aux conditions politiques, sociales et économiques qui entourent la création. Du fait de l'évolution tant artistique que politique (au sens large) de Bille, ce livre offre un parcours intéressant à travers les écoles et tendances esthétiques de l'art suisse aux XIX^e et XX^e siècles, et leurs substrats idéologiques.

Né en 1878 dans le Val-de-Ruz (NE), Edmond Bille gardera toute sa vie des attaches avec le monde rural et agricole. Au cours de ses études d'art à Genève, il rencontre Edouard Vallet (1876–1929) et Ernest Biéler (1853–1948): on les retrouvera plus tard avec lui en Valais, au sein de la fameuse «école de Savièse». Celle-ci participe du phénomène européen des «écoles», en réalité souvent des groupes d'artistes liés à un lieu et à des affirmations esthétiques: ainsi Barbizon, Pont-Aven

ou Skagen au Danemark. Comme pour ses confrères, le Valais a signifié pour Bille la révélation de la lumière. Il participera à la même idéalisation d'un Valais rural bucolique, encore peu touché par l'industrialisation, avec ses mazots, ses femmes en costume, ses mulets, et les rites religieux d'une société fortement marquée par le catholicisme. Cela alors même que le canton entame inexorablement une transformation (usines, canalisation du Rhône, etc.) dont l'école de Savièse constitue une sorte de déni. Même si les motifs et l'esthétique de l'Art Nouveau, alors à la mode, vont pénétrer son œuvre dans les années vingt, Bille ne témoigne guère d'ouverture envers la véritable modernité, celle qui, avec le Fauvisme, le Cubisme, le Futurisme, l'Expressionnisme est en train de révolutionner, dès avant 1914, la création européenne. Il reste attaché à l'historicisme en architecture, au «genre noble» de la peinture historique, et à une forme de «suissitude», dans l'esprit de l'«école de Brienz» et d'Albert Anker. En témoignent ses nombreuses affiches pour des fêtes de gymnastique, le Tir fédéral, des étiquettes de vins, etc. Ces commandes, mais aussi son mariage avec un «bon parti», lui apportent notoriété, aisance matérielle (manoir à Sierre, grand chalet à Chandolin, chevaux, automobile...). Edmond Bille devient quasiment un peintre officiel, dont le statut socio-économique ne correspond guère au stéréotype de l'artiste maudit, désargenté et bohème. Le personnage lui-même n'est pas toujours des plus sympathiques: père peu présent, artiste assez jaloux de sa place dans le marché officiel, à la dent souvent dure envers ses concurrents.

La Grande Guerre, qu'il a découverte à travers la vision de soldats français internés, malades ou blessés, marque une rupture et une parenthèse dans son œuvre. Elle secoue cet officier patriote assez traditionaliste. La guerre de 1914–18 lui inspire une série de dessins et gravures d'une très grande force, qui ne sont pas sans rappeler Alexandre Steinlen. Il y dénonce les horreurs du conflit, le militarisme, mais aussi, dans le raccourci saisissant de *A ceux qui souffrent. Chair de peine, chair à canons*, l'usine-caserne. Bille se lie d'amitié avec des milieux pacifistes, autour notamment de Romain Rolland. L'un des intérêts du livre de B. Wyder est d'ailleurs de mettre en évidence ces cercles et réseaux successifs auxquels l'artiste a appartenu. Avec Paul Budry, Charles Clément et Henri Roorda, il lance le bimensuel *L'Arbalète*, de tendance très socialisante. Et plus tard, en 1943, on le retrouvera sur la liste électorale de Karl Dellberg, le «lion de Sierre». Mais les positions idéologiques et politiques de Bille sont marquées par des revirements et des contradictions. Son pacifisme et son «socialisme» n'excluent pas sa fascination de peintre pour les drapeaux et les cuirasses, sa glorification des usines de Chippis en 1935, ou encore sa participation au renouveau de l'art catholique, notamment du vitrail, où il introduit des scènes et des personnages de la vie quotidienne, comme le fait aussi Charles Clément. Il prône enfin un «art pour le peuple» qui frise souvent l'imagerie nationaliste et qui n'est pas dénué d'ambiguïtés. Se rattachent en effet à ce concept fort vague tant les artistes réalistes américains commandités par le *New Deal*, le communiste Diego Rivera dans ses grandes fresques mexicaines, que l'art stalinien ou völkisch germanique du III^e Reich ...

Un peu occulté ces dernières décennies par celui de sa fille, l'écrivain Corinna Bille, le nom d'Edmond Bille, décédé en 1959, refait surface. Que restera-t-il de cette œuvre abondante, sans doute inégale, souvent conventionnelle voire passéiste, mais marquée aussi par de remarquables réussites? Au-delà du plaisir de l'œil auquel nous convie ce beau livre d'art, au-delà de l'intérêt purement esthétique que suscitent les réalisations de ce créateur, l'ouvrage de Bernard Wyder

soulève une série de questionnements sur une société helvétique marquée par des changements et des tensions, et sur les mouvements artistiques qui les traduisent.

Pierre Jeanneret, Grandvaux

Michel Caillat, Mauro Cerutti, Jean-François Fayet, Stéphanie Roulin (éds): **Histoire(s) de l'anticommunisme en Suisse / Geschichte(n) des Antikommunismus in der Schweiz**. Zurich, Chronos, 2009, 372 p.

Retracer l'histoire de l'anticommunisme en Suisse relève en quelque sorte de la gageure. Les articles qui composent cet ouvrage collectif, presque tous issus d'un colloque organisé en 2007 à Genève, cherchent à appréhender un objet historique complexe, difficile à saisir, tant il s'est manifesté sous des formes diverses et mouvantes à travers le temps. De fait, l'anticommunisme helvétique est tout sauf un phénomène marginal: sa virulence, sa longévité, son apparition dans des cercles qui dépassent souvent la sphère strictement politique, ont contribué à en faire, du moins par moments, une véritable doctrine d'Etat, un «enjeu de civilisation».

Afin de tenter d'explorer ces différentes facettes, les contributions ont été regroupées par thèmes, suivant grosso modo une progression chronologique. Le premier d'entre eux aborde les origines du phénomène en Suisse. Alors que H.-U. Jost montre comment l'anticommunisme est progressivement devenu l'un des fondements de la culture politique helvétique, M. Vuilleumier offre une étude de trois cas cantonaux, ceux de Zurich, Vaud et Genève, autour de 1848. En effet, au milieu du 19^e siècle, alors que les tensions entre Radicaux et Conservateurs sont vives, c'est déjà l'épouvantail communiste que l'on agite pour discréditer l'adversaire. Le communisme, pourtant relativement peu répandu et surtout peu mobilisé, suscite déjà le rejet de ceux qui craignent de voir le peuple mécontent s'organiser sous cette bannière-là. Accuser les Radicaux de maintenir des relations troubles avec les cercles communistes était une manière efficace de nuire à leur crédibilité. Grâce à la figure du Zurichois Eduard Attenhofer, publiciste largement soutenu par l'élite locale et virulent opposant de la gauche dans la seconde moitié du 19^e siècle, M. Bürgi offre une autre illustration de l'usage du communisme en tant que repoussoir absolu.

Dans une seconde partie qui explore les temps forts et les mythes de l'anticommunisme, trois moments-clé sont analysés pour illustrer la mise en place, avec l'aide des structures étatiques, des rouages de l'appareil anticommuniste en Suisse. Les grèves et les mouvements sociaux du début du 20^e siècle à Genève, examinés par Ch. Heimberg, révèlent les liens entre xénophobie et anticommunisme, l'amalgame fréquent entre revendications sociales et marxisme révolutionnaire – autant d'éléments qui contribuent à forger ces mythes anticommunistes dont la longévité trahit l'efficacité. La grève générale de 1918, qui cristallise tous ces clichés, est bien sûr l'un de ces temps forts, tant elle a marqué de façon durable les esprits et servi de point de référence majeur pour l'anticommunisme helvétique. La contribution de L. Andrey décrit comment, très rapidement, les événements sont instrumentalisés à des fins de propagande anticommuniste. A Fribourg en effet, on n'a pas hésité à faire des soldats mobilisés pour contrer les grévistes, et morts de la grippe espagnole pendant la mobilisation, des martyres de la cause! Enfin ce sont l'assassinat du diplomate soviétique Vorovsky à Lausanne et le procès qui s'en est suivi, qui sont étudiés par M. Caillat et A. Caratsch: lors de celui-ci la défense, soutenue par les plus hautes autorités suisses, livre un plaidoyer qui constitue un véritable document fondateur de la doctrine anticommuniste, et obtient l'acquittement de l'assassin Maurice Conradi.